



Alexei Lungu
et sa jument Zorca,
en juillet 1937

m'ont arrachés les insignes des épaules et les ont jetées. Et quand je suis arrivé au village, le maire était un certain Saşa Zemba, le fils du directeur de l'école et un des mes anciens collègues d'école. Il avait des sympathies communistes déjà au lycée, il avait lu des livres clandestins et probablement que leurs idées lui plaisaient. Les Russes l'avaient mis maire de sorte que, étant un tantinet instruit et étant communiste, il était devenu l'homme le plus en vue. Quant à moi, il m'a très bien reçu et m'a dit : « Alioşa⁽⁸⁾, viens avec moi ». Et il m'a pris sous son aile et m'a inscrits au Comsomol⁽⁹⁾.

Et le lendemain ils ont commencé à répartir les biens des hommes du village, sans même avoir des dispositions d'en haut. Et la première fois ils sont entrés chez nous, à la maison, avec encore quelques hommes, avec la voiture et les chevaux du boyard du manoir (le boyard Antonevici, ils l'avaient arrêté en premier et l'avaient déjà envoyé en Sibérie). Le père était considéré *chiabur*⁽¹⁰⁾ cependant personne dans le village n'avait de rancune contre lui, car il n'avait jamais porté plainte à la police et n'avait intenté de procès à personne, indifféremment de la cause ou de l'homme avec lequel il était en brouille. Nous avons un phonographe, j'ai tiré une cruche de vin de la cave, je l'ai mise sur la table, le phonographe jouait et ils ont commencé à enlever les choses des murs. La mère et le père tournaient en rond dans la maison et pleuraient tandis qu'ils disaient : « ça c't'à vous, ça c't'à nous, ça c't'à vous, ça c't'à nous ». Et ils les distribuaient chez les pauvres. Ils sont partis de chez nous et sont entrés chez un voisin, un autre fermier. Et les gens n'ont plus pensé à opposer résistance au moment où ils ont vu que moi aussi j'étais avec eux et plus personne ne s'est opposé. Et ce jour-là nous sommes allés dans quelques cinq, six maisons, nous avons distribué le bétail, ce que chacun avait à la maison, dans le domaine et nous l'avons donné aux

pauvres. Le lendemain, un filleul du père, Petia Enache, qui était estropié d'une jambe, est allé à Făleşti et a porté plainte contre Saşa Zemba au chef-lieu du département parce qu'il s'était mis à distribuer les biens des gens sans ordre d'en haut. Et il dit : « Parrain Alioşa, voilà je suis allé porter plainte contre Saşa Zemba, voilà, j'ai un papier du chef-lieu du département qu'on rende aux gens tout ce qu'on a pris. » Et je suis allé à la maison de la culture où on faisait la *horă*⁽¹¹⁾, les phonographes chantaient et dansaient ceux qui se réjouissaient de la victoire des communistes. Et j'ai donné la lettre à Saşa, il l'a lue et a dit : « Si on me le mettait dans la main, je sortirais le revolver et le tirerais sur place. » Et le lendemain il a pris et a rendu aux gens tout ce qu'il leur avait pris. Et il est venu chez nous, et la mère, le père ont renoncé à tout, la mère a seulement dit : « Saşa, rends-moi seulement la table » C'était une table carrée, mais on en soulevait les bords et elle devenait une grande table ronde. Tandis qu'à moi il m'avait pris un bon pardessus que j'ai voulu récupérer mais il l'avait donné à un garçon dont le père, il s'appelait Kukubani, était forgeron chez nous, au village. Et tous ses enfants avaient été baptisés par le père et le père faisait ferrer ses chevaux chez lui et d'autres choses encore. Et ensuite Michia, ce garçon, a prié que je lui laisse ce pardessus et je le lui ai laissé.

Ça se passait à l'automne. Après un mois ou deux est venue une disposition selon laquelle on envoie aussi d'Albineţ deux jeunes à l'école de Comsomol de Bălţi. Et Saşa nous a envoyés, moi et la fille du forgeron, Valea. Nous sommes allés à Bălţi et là-bas, dès qu'ils ont vu mon autobiographie, ils ont commencé à se demander comment a pu arriver là le fils de Lungu, le plus grand *chiabur* d'Albineţ. Et ils s'en sont pris à moi avec des questions, chaque jour venait quelqu'un du chef-lieu de la région pour me questionner et me faire faire des déclarations. Et c'est seulement avec l'aide de Saşa qu'ils ne m'ont pas mis dehors même si, finalement, quand nous sommes rentrés à la maison, ils ont donné du travail à Valerka⁽¹²⁾ à la maison de la culture, et pas à moi.

Après un mois ou deux on a appelé les instituteurs à un congrès à Chişinău⁽¹³⁾ tandis qu'à ce moment-là ont commencé les bombardements. C'était après le 20 juillet et les Allemands, avec les Roumains, se préparaient à attaquer les Russes. Avant ça cependant, à l'été 41, avaient commencé les déportations, les commissaires politiques allaient de village en village pour arrêter les *chiaburi* et l'élite de

l'ancien régime. Et un beau jour, quand le père nous a dit d'aller au binage, moi j'ai pris à travers champ, vers Făleşti, parce que j'avais entendu qu'à la gare s'était rassemblé beaucoup de monde. Mais je n'ai pas pris par la chaussée, mais par les champs de maïs, tout droit. Quand je me suis approché de la gare, je me suis caché là-bas et j'ai vu comment les sentinelles russes faisaient grimper les déportés dans les wagons. Il y avait un fleuve de gens, des enfants, des femmes, des vieux et des hommes de toute espèce. Les déportés étaient les hommes en vue du village, des anciens maires, des hommes instruits et ceux qui passaient pour des vrais *chiaburi*, des « exploiters ». Tous, avec leur famille, étaient poussés dans le train, les enfants d'un côté et les parents de l'autre, on ne les conduisait pas au même endroit.

La majorité des déportations se faisait la nuit. Ils ont voulu prendre le père aussi, mais personne au village n'a voulu signer le papier contre lui et ils n'ont pas pu l'arrêter. Et ensuite, quand ils n'ont plus tenu compte d'aucune sorte de déclaration ou procédure, les gens ont commencé à dormir dans les champs.

Le soir on entendait toujours qu'on a amené je ne sais combien de gens du village un tel, d'un autre je ne sais combien, enfin... Cette nuit-là sont venues du chef-lieu du département quatre charrettes dans quatre villages. Et l'une d'entre elles est venue même chez nous au village et s'en est allée chez l'ancien maire. Celui qui était responsable pour notre village, Baranovschi, un NKVD-ist⁽¹⁴⁾, avait de la sympathie pour moi, grâce à Saşa Zemba. Une fois, j'avais mis sur le cheval une haute selle, une selle d'officier, que j'avais reçue du mari de Nadia, ancien officier dans l'armée du tsar, et je me promenais à cheval dans le village. Et lui, quand il m'a vu à cheval, il m'a fait signe du doigt et m'a dit : « Alioşa... », non, « Camarade Lungu, ainsi m'appelait-il, *znaciti*⁽¹⁵⁾ (il disait *znaciti* à chaque parole), repose-toi à la maison, ne déambule plus à cheval dans le village. » Eh, et cette nuit-là, vers onze heures et demi, minuit, l'homme de service de la mairie a frappé à notre porte pour me transmettre l'ordre du camarade Baranovschi de sceller le cheval et de venir chez Dionisie Olaru, l'ancien maire. Je l'ai dit au père et il a soupiré profondément, il savait de quoi il était question, et parce qu'il ne savait pas si j'allais revenir ou non, nous avons fait nos adieux et il a dit, selon l'usage : « Pardonne-moi, je ne sais si on se reverra. » Baranovschi était, revolver en main, au milieu de la cour et Domnica, la femme de Dionisie, sortait